

# **Du genre aux genres :**

## **vers la dénaturalisation d'une catégorie sociale**

**Madeleine Akrich**

**In Chabaud-Rychter, D. et Gardey, D., ed, *L'engendrement des choses : des hommes, des femmes et des techniques*, Paris, Editions des archives contemporaines, pp. 95-100.**

Les deux chapitres précédents déploient chacun à leur façon l'histoire de la manière dont l'analyse des questions de genre et celle des techniques se sont articulées l'une à l'autre au cours des trois dernières décennies et ce, aussi bien en histoire qu'en sociologie. Même si les corpus traités diffèrent légèrement, du fait sans doute des attaches disciplinaires des auteurs, les recoupements sont importants dans la manière d'envisager à la fois les problématiques à l'œuvre et la dynamique de changement dans lesquelles elles s'inscrivent.

Au delà de ces parallèles forts, il m'a semblé que ces deux textes partageaient une même caractéristique que je voudrais ici interroger : la catégorie de « genre » y apparaît relativement stabilisée, comme si elle allait aujourd'hui de soi et constituait un repère fixe dans un monde académique en profonde mutation. En même temps, le détail de l'analyse déployée permet de percevoir un certain nombre d'évolutions dans la manière dont cette catégorie est définie par les travaux présentés. Dans cette contribution, je me propose donc de poursuivre l'analyse développée dans les deux chapitres précédents en essayant de caractériser, dans les différentes approches décrites, la notion de « genre » et de montrer comment elle s'articule à celle de « sexe » : on verra comment celle-ci, en quelque sorte référent obligé de la notion de « genre », prise dans une relation duale avec elle, sort elle-même transformée par ces évolutions conceptuelles.

Trois grands ensembles d'approches ont été dégagés par les présentations précédentes qui, à chaque fois, se situent au point de rencontre entre les analyses féministes et un champ de recherche plus ou moins constitué, à savoir le courant

marxiste, l'histoire et la sociologie des techniques telles qu'elles se sont développées au début des années 80, et le courant culturaliste.

Le premier ensemble, s'inscrivant donc dans la tradition marxiste, part de l'hypothèse que les techniques représentent une forme d'objectivation des relations de domination. L'apport féministe consiste à ajouter aux classiques relations de classe, comme relations de domination, les relations de genre.

A partir d'une situation dans laquelle existe une certaine définition des rôles entre hommes et femmes, le développement des techniques a pour effet de reproduire et même d'étendre, en s'appuyant sur les divisions existantes, cette division marquée par la domination masculine. Parce qu'ils sont en position de domination, les hommes ont le moyen d'imposer certaines technologies et d'en exclure les femmes qui se trouvent donc définies comme incompetentes. Dans le même temps, ils excluent les techniques utilisées par les femmes du champ des technologies légitimes ou valorisées, ce qui, conjoint au mouvement précédent, leur permet de dénier le caractère socialement construit de cette domination en l'imputant à des différences « naturelles », autrement dit des différences de sexe.

Le travail des analystes féministes consiste à renverser cette chaîne d'imputation : ce n'est pas parce que les femmes sont techniquement incompetentes que les choix technologiques et les « positions » liées à cette activité sont aux mains des hommes, mais c'est parce que la technologie a été construite activement par les hommes comme mécanisme d'exclusion que celles-ci apparaissent incompetentes : ce qu'on appelle technique est une construction du genre. L'objectif est ici d'introduire une distance maximale entre sexe et genre de manière à redonner des marges de manœuvre aux femmes, à les faire échapper à un destin social pensé comme destin « naturel », et à établir donc comme légitime une revendication égalitaire. En un sens, il s'agit de poser la radicale hétérogénéité du sexe et du genre et, à terme, d'aboutir à la disparition même de la catégorie de genre comme catégorie pertinente de description des rapports sociaux. Notons que ces deux catégories sont relativement monolithiques : le sexe s'inscrit de façon univoque dans l'anatomie, le genre renvoie à une définition presque « structurale » des rôles sociaux, même si l'objectif est de casser ce carcan dans lequel les femmes sont emprisonnées.

Le second courant se situe à la jonction entre approches féministes et approches du champ « Sciences, Technologies, Société », lequel a vu se développer en son sein des travaux sensiblement différents les uns des autres ; de manière synthétique, on retiendra que, dans cette perspective, l'innovation produit de façon indissociable des artefacts et du lien social, et doit donc se comprendre comme un réarrangement plus ou moins étendu de la société, réarrangement dans lequel les dispositifs techniques jouent un rôle majeur et stabilisent une certaine répartition des rôles, des capacités d'action et des formes de relations. Autrement dit, ces travaux ont permis de construire un cadre d'analyse qui donne à voir simultanément la constitution des choix techniques, en tant que processus « social » au sens large, et « l'effet » des technologies sur la société, puisque tout choix technique est lu comme une manière d'agencer et de stabiliser certains liens sociaux. Dans ce contexte, la question du genre prend une forme un peu différente : les féministes se sont intéressées à la manière dont technologies et rapports de genre sont co-constitués par le travail des innovateurs ; puis, prenant acte des acquis antérieurs qui montraient comment une définition restrictive des techniques centrée sur le travail de conception était elle-même le produit de la domination masculine, elles ont étendu cette analyse aux médiateurs, publicitaires, distributeurs etc. qui permettent le déplacement et l'appropriation des technologies et même aux utilisateurs qui reconfigurent eux-mêmes en partie les dispositifs techniques et, ce faisant, leurs relations à ces dispositifs. Cette extension de l'espace d'observation a un double effet : elle redistribue des compétences techniques au sens large à tout un ensemble d'acteurs, y compris aux utilisateurs et utilisatrices ; par ailleurs, elle permet d'articuler production technique et production de sens, et par là, fournit quelques clés d'interprétation pour comprendre comment des dispositifs techniques sont susceptibles de maintenir, d'étendre, ou parfois de transformer les relations de genre.

Par rapport à une approche plus structurale, cette perspective permet de rendre compte de la diversité des situations et de la dynamique de ces relations ; elle rend pensable l'élaboration de « solutions » locales aux phénomènes inégalitaires ou d'exclusion dans la mesure où, au cas par cas, les attributions de genre sont analysables et assignables : encore faut-il, bien évidemment, que des acteurs se saisissent du problème et se livrent à ce patient travail de déconstruction des artefacts et des discours qui les accompagnent.

La conception du genre dans ce cadre d'analyse est d'emblée plus fluide que celle qui prévalait dans les analyses précédemment décrites : le genre ou les rapports

de genre ne sont définis que localement, et ils sont négociés au coup par coup. Pour prendre une métaphore grammaticale, on dira que le genre était, dans le premier cadre d'analyse, du côté du substantif – il renvoyait à un cadre qui s'imposait aux individus -, alors qu'ici il relèverait plutôt du qualitatif : le couple de contraires auquel il fait référence n'est plus tant celui de l'homme et de la femme, fût-il envisagé sur un plan « social », que celui du masculin et du féminin. Du coup, apparaît potentiellement une nouvelle forme de relation entre sexe et genre : si le sexe biologique est a priori dénué d'ambiguïté, le genre devient le moyen par lequel, simultanément, se trouve maintenue une différence et ménagée la possibilité d'échapper au destin que tracerait une définition purement biologique de cette différence. Chaque individu, quel que soit son sexe, est pensé comme un mélange particulier de masculin et de féminin, mélange qui est susceptible de se constituer, en partie du moins, au travers du rapport entretenu avec des dispositifs techniques : on peut être femme et férue de mécanique auto ou de bricolage. Bien évidemment, le fait même qu'à l'usage de tel ou tel dispositif soit associée une connotation plutôt féminine ou plutôt masculine renvoie à l'existence de partages encore en vigueur, partages qui peuvent faire l'objet de la critique féministe ; mais, d'une part, il n'y a pas de nécessaire superposition de tous les partages existants qui aboutirait à une réification du genre, et, d'autre part, ces partages sont sans cesse débattus, renégociés et donc appréhendés dans une dynamique.

Dans ces conditions se pose la question de ce qui fait l'unité de ces différentes manières de définir le genre envisagé ici comme une série de partages masculin/féminin. De façon à première vue surprenante, la référence au sexe biologique devient le repère stable permettant de donner un sens à cet axe masculin/féminin, toutes les configurations étant a priori possibles sur cet axe. Dans un documentaire récent sur l'homosexualité, le réalisateur et intervieweur Serge Moati demandait à un homosexuel quel rapport il voyait entre la « folle » qui surjoue la féminité, et le « cuir » qui se situe à l'autre extrême de la masculinité. La réponse de l'interviewé était de ce point de vue dénuée de toute ambiguïté : « ce sont des hommes. »

Le troisième courant de recherches repéré par les deux chapitres précédents se situe dans la continuité des « cultural studies ». Alors que dans les approches exposées plus haut, les technologies sont plutôt du côté de l'action – elles agissent,

font agir et ce faisant constituent l'écheveau social – pour les culturalistes, les technologies sont du côté de la culture, elles signifient et sont rendues signifiantes par les liens qui sont tissés dans l'espace des significations. Cette approche peut s'avérer assez féconde pour mettre en évidence des contenus latents que d'autres formes d'analyse ont du mal à capter : par exemple, l'utilisation de métaphores clairement « sexuées » dans un texte scientifique ou technique montre à tout le moins que notre pensée et notre conceptualisation sont imbibées, imprégnées des rapports de genre.

En traitant toutes les productions humaines, y compris les plus matérielles, comme productions « culturelles » au sens large, cette approche abolit a priori un certain nombre de catégorisations qui construisent à notre insu une lecture du réel et nous interdisent l'accès au sens littéral à partir duquel peut se construire une véritable anthropologie du monde moderne. Ainsi, pour ce qui occupe plus spécifiquement ici, de la différence entre biologique d'un côté et technique ou social de l'autre : certains auteurs insistent sur les possibilités qu'offrent les techniques en tant qu'outil de renégociation des identités sexuelles et de genre. Dans cette perspective, nous sommes déjà tous des « cyborgs » : notre manière de nous comporter, de nous appréhender, notre expérience, notre relation à notre propre corps sont constamment médiatisées par des dispositifs techniques. Un certain nombre de travaux de cette veine s'intéressent particulièrement aux technologies en rapport avec la reproduction et se situent donc à l'articulation entre sexe (définition biologique) et genre (définition sociale). L'argument est ici de montrer que même les conceptualisations des différences biologiques sont historiquement et socialement construites ; plus encore, ces conceptualisations ne sont pas de simples constructions intellectuelles, mais sont articulées à toute une série de technologies qui, de fait, performant des êtres humains sexués dont le corps et l'expérience même de ce qu'est la sexualité sont différents de ce qu'ils pouvaient être quelques siècles ou quelques décennies auparavant.

Cette approche a pour effet d'estomper les frontières entre sexe et genre : le sexe est alors considéré comme un aspect du genre, c'est-à-dire une manière particulière de construire les différences en s'appuyant sur le biologique. Le mouvement est ici inverse de celui observé sur le courant d'inspiration marxiste : alors qu'à terme, celui-ci pouvait aller vers la dissolution du genre, ici, le genre devient au contraire un point de référence pour l'analyse et se décline dans toutes sortes d'espaces, le biologique n'étant qu'un de ces espaces.

Comme le souligne J. Wacjman dans sa conclusion, le dynamisme des recherches dans ce domaine a eu comme conséquence de complexifier notablement la compréhension des relations entre genre et techniques. J'ai voulu insister sur le fait que cette complexification avait abouti sur des conceptions assez différentes du genre même. Ces travaux ont conduit à des remises en question dans les champs de recherche sur lesquels ils se sont appuyés et ont permis de faire avancer l'histoire et la sociologie des techniques ; peut-être est-il temps que, la maturité du domaine aidant, le front d'interrogations se déplace vers les « gender studies » elles-mêmes.